

Triomphe

Par le Dr Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 3/5/1933

Le président du Conseil l'a emporté hier, à la tombée du jour, et toute l'Égypte s'en réjouit à travers l'obscurité de la nuit. Le soleil s'était levé, et pourtant le soleil de la liesse brillait encore sur les âmes, rayonnant dans les cœurs, au point que les gens se trouvèrent partagés entre deux soleils : le soleil du jour et le soleil de la victoire. Il convenait que le président du Conseil se réjouît de ce triomphe, et il convenait que toute l'Égypte en jouît, et se laissât emporter par l'allégresse à son sujet — car la guerre avait été âpre, la lutte rude, les adversaires puissants et acharnés ; le péril, le péril total, planait sur le ministère, le mal, le mal total, rôdait vers lui, et l'épouvante, l'épouvante totale, tendait vers l'Égypte de longs bras aux griffes ensanglantées. Tout était si sombre que les gens en vinrent à croire que cette affaire n'aurait point de fin, ni cette épreuve nulle issue.

Puis, lorsque Dieu décréta la victoire, et que les députés proclamèrent leur confiance — les uns la délivrant en une simple déclaration, les autres la scandant comme une récitation — l'angoisse se dissipa, la guerre s'éclaircit, et voici que le président du Conseil avait balayé le terrain, n'y laissant que huit tombés, qui furent toute l'armée combattante, et tout l'ennemi vaincu, et la racine même de la discorde et la source de l'épreuve. Ainsi Dieu retourna-t-Il le sort contre eux et épargna-t-Il aux croyants l'épreuve du combat, et il devint juste que le président du Conseil consignât la belle conduite de son service et le zèle vaillant de ses collègues, et le triomphe de son ministère dans cette bataille — tout comme Jules César avait coutume de consigner ses triomphes, et d'en publier des bulletins à Rome, que l'on tient encore aujourd'hui pour des merveilles d'éloquence.

Et voici l'étrange : parmi les partisans du ministère et ses alliés, il en est qui regardent cette guerre d'un œil d'envie, qui en parlent en langage de gloire, qui consignent la victoire, et qui en attendent du bien, estimant qu'elle emplira les adversaires du ministère d'épouvante et de crainte, et qu'elle rendra aux Anglais leur confiance en lui, leur affection pour lui et leur appui sur lui — tout en sachant fort bien qu'il n'y eut nulle guerre, et nulle victoire ; il n'y eut que des assaillants qui assaillirent, des rôdeurs qui rôdèrent, et des diseurs qui dirent, dans une guerre de fantômes et d'ombres ; ils triomphèrent donc sans que nul ne fût vaincu à cause d'eux,

et ils l'emportèrent sans qu'aucune guerre ne leur fût livrée ; et le chef de leurs adversaires leur déclara qu'ils ne voulaient ni guerre ni ruse, et ne demandaient ni l'octroi de la confiance ni son refus, car ils étaient résignés avant la guerre, vaincus avant le combat, certains que la majorité absolue de la Chambre n'oserait jamais s'opposer au ministère, ni douter de lui, ni tenter contre lui nulle ruse. Et que, s'il fallait absolument une confiance, le besoin de la Chambre pour la confiance du ministère en elle était plus grand que le besoin du ministère pour la confiance de la Chambre en lui. Et qu'elle avait pris l'habitude de voir les ministères révéler les chambres législatives, et n'avait point pris l'habitude de voir les chambres, en Égypte, renverser le ministère ; et que pour tout cela, lui et ses collègues contestataires et opposants ne voulaient que consigner leurs opinions, rien de plus. Il dit cela et y insista, et la Chambre l'entendit, et le ministère l'entendit, et les journaux le consignèrent, et al-Ahram le publia ce matin même. Et pourtant, malgré tout cela, les discours des orateurs se multiplièrent à la Chambre des députés, et le président du Conseil insista et se montra ferme dans sa demande de confiance et dans la précision de sa nature, et dans l'affirmation de son souci intense qu'elle fût une confiance sans pareille ; et pourtant, malgré cela, les partis parlementaires s'agitèrent en plein jour hier, comme si l'affaire était sérieuse, et comme si le ministère affrontait un péril véritable.

Les discours des députés, l'agitation des partis, et l'insistance du président du Conseil semblaient, à ce qu'il paraît, ne viser qu'à donner aux gens l'impression que l'affaire était véritablement sérieuse ; mais leurs auteurs y allèrent si loin qu'ils en vinrent eux-mêmes à croire que l'affaire était véritablement sérieuse. Et le président du Conseil se leva, une fois obtenue cette confiance dont il n'avait jamais douté, ni avant l'interpellation ni après elle, qu'elle lui fût réservée et destinée à lui seul ; il se leva et consigna ce triomphe éclatant, et déclara que le gouvernement ne démissionnerait point, comme si la Chambre des députés avait jamais offert au gouvernement de démissionner, ou qu'un député quelconque eût jamais fait allusion à une démission auprès du président du Conseil — bien que le ministère doive assurément démissionner, et démissionnera dans un délai proche, peut-être plus proche que ne l'estime le président du Conseil lui-même ; mais la cause de cette démission ne sera un embarras causé ni par la Chambre des députés, ni par le Sénat.

Le président du Conseil le sait ; mais il s'est engagé sur une voie qu'il doit mener à son terme, et conduire jusqu'à son but ; il doit poser la question de confiance, et insister pour qu'elle soit haute et précieuse ; il doit obtenir cette confiance, et consigner ce triomphe. Mais la question qui mérite vraiment réflexion — non de notre part, mais de la part du président du Conseil lui-même — c'est l'effet de ce triomphe sur sa position politique à l'égard des Égyptiens et des Anglais. Ce triomphe éclatant amènera-t-il les Égyptiens à croire la position du ministère stable et à l'abri de la chute ? Nullement ; jamais, en aucun jour, les Égyptiens n'ont supposé que la confiance du Parlement envers le président du Conseil pût s'affaiblir, et ils excluent entièrement l'octroi ou le refus de la confiance de leur calcul politique, sachant fort bien que la confiance du Parlement envers le président du Conseil a été, et demeurera jusqu'à la démission du ministère, une confiance vaste et sans limite, comme l'a dit hier l'un des députés.

Ce triomphe éclatant amènera-t-il les Anglais à conclure que le président du Conseil jouit de la pleine confiance du Parlement, et à le ménager en conséquence, et à lui garder leur politique de soutien ? Nullement — les Anglais connaissent la véritable nature du lien entre le président du Conseil et le Parlement tout autant que les Égyptiens. Et eux, comme les Égyptiens, excluent l'octroi et le refus de la confiance de leur calcul politique. À quoi bon, dès lors, cette guerre et ce combat ? À quoi bon cette querelle et cette lutte ? À quoi bon ces longs discours ?

Vous pouvez poser toutes ces questions au président du Conseil et aux membres du Parlement ; ils vous répondront par des réponses qui ne changent rien aux faits établis. Or ces faits établis sont que l'Égypte a un droit qu'elle réclame et pour lequel elle insiste, et qu'elle n'attend point d'obtenir par la main du président du Conseil, ni par celle du Parlement ; et que les Anglais ont un espoir qu'ils recherchent et pour lequel ils manœuvrent, et qu'ils sont désormais convaincus de ne jamais pouvoir atteindre par la voie du président du Conseil, ni par celle du Parlement — de sorte qu'il ne reste plus qu'à ce que les choses redeviennent ce qu'elles étaient. L'Égypte saine, non la malade ; l'Égypte sincère, non la menteuse ; l'Égypte qui sait parler d'elle-même avec vérité, et promettre pour tenir parole. Cette Égypte, face à face avec les Anglais, alors ce sera, soit l'entente, soit le désaccord.

Que le président du Conseil triomphe donc, autant que le triomphe le lui permettra ; et que l'opposition du Parlement soit vaincue donc, autant que la défaite le lui permettra ; car tout cela ne ressemble qu'à ces

petites vagues, à peine perceptibles, que la brise soulève à la surface de l'eau lorsqu'elle caresse la face d'un étang. Mais le triomphe qui change vraiment les choses, et la défaite qui change vraiment les choses, ne doivent pas se chercher dans ces échanges divertissants entre le ministère et le Parlement, mais doivent plutôt se chercher dans un autre pan de la vie égyptienne, et dans le lien entre les Égyptiens et les Anglais.